Lettre d'un mobile breton

Autor(en): **Coppée, François**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **8 (1870)**

Heft 51

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-180995

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

présence; qu'on allongeât ses jambes sur les siéges des fauteuils. De plus, avec leurs regards qui voient tout sans paraître rien voir, elles pouvaient remarquer que vous ne portiez pas de linge blanc ou que vous n'aviez pas les mains propres.

Enfin elles n'aimaient que médiocrement les cartes et ne jouaient qu'avec une prudence à désespérer. Elles ne connaissaient pas encore les entraînantes évolutions du piquet, ni les terribles émotions du brelan; elles jouaient simplement pour se distraire et n'avaient point encore cessé d'être femmes.

Certes, de pareilles mœurs ne procuraient aux hommes qu'un bonheur très imparfait. Ils allaient donc le compléter au cercle.

Et on était fier, on se croyait les émancipés de la tyrannie féminine. Les hommes entre deux âges, dans la fréquentation des jeunes gens, prenaient leurs manières et leur langage, et réciproquement. Les uns étaient enchantés et pensaient rajeunir, les autres étaient superbes et se posaient en hommes mûrs.

On y perdit l'esprit de famille et l'antique vénération du foyer domestique. Adieu les douces joies de la vie intérieure, les suaves épanchements, les intimes confidences; adieu le culte des dieux pénates, la poésie de la maison et du sourire des enfants; adieu les naïves causeries et les conseils de l'aïeule; adieu la paix du cœur et la sagesse de l'âme:

Mais aussi la ville de *** avait son cercle et n'enviait plus rien à la capitale!...

Lettre d'un mobile breton.

Maman, et toi, vieux père, et toi, ma sœur mignonne,
Ce soir en attendant que le couvre-feu sonne,
Je mets la plume en main pour vous dire comment
Je pense tous les jours à vous très tendrement,
Très tristement aussi malgré toute espérance;
Car bien qu'ayant juré de mourir pour la France
Et certain que je suis d'accomplir mon devoir,
Je ne puis pas songer au pays sans revoir
La maison, le buffet et ses vaisselles peintes,
La table, le poiré qui mousse dans les pintes,
La soupière de choux qui fume et qui sent bon
Entre les vastes plats de noix et de jambon,
La sœur et la maman priant, les deux mains jointes,
Avec leurs bonnets blancs et leurs fichus à pointes,
Et papa qui, pensant que je manque au souper,
Fait sa croix sur le pain avant de le couper.
Laissons cela. D'ailleurs je reviendrai peut-être.
— Donc nous sommes campés sous le fort de Bicêtre
Avec monsieur le comte et tous ceux de chez nous.
Je vous écris ceci mon sac sur les genoux,
Sous la tente, et le vent fait trembler ma chandelle.
Bicêtre est une sombre et forte citadelle,
Où des Bretons marins, de rudes compagnons,
Dorment dans le caban auprès de leurs canons,
Tout comme sur un brick à l'ancre dans la rade.
Aussi j'ai trouvé là plus d'un bon camarade
Parti depuis longtemps entre le ciel et l'eau,
Car St-Servan n'est pas bien loin de St-Malo,
Et nous avons vidé quelquefois un plein verre.
Mon bataillon était de la dernière affaire,
A preuve que Noël, le cadet du sonneur,
Comme on dit à Paris, est mort au champ d'honneur.
Il avait un éclat de bombe dans la cuisse,
Il saignait, il criait. Je ne crois pas qu'on puisse
Voir cela sans horreur, et chacun étouffait;
Mais nos vieux officiers prétendent qu'on s'y fait.
On nous a porté tous à l'ordre de l'armée,
Moi, j'ai tiré des coups de feu dans la fumée
Et j'ai marché toujours en avant sans rien voir,
Enfin on a sonné la retraite, et le soir
Un vieux, au képi d'or, qui tordait sa barbiche,
Et qui de compliments paraît être assez chiche,
Nous a dit : nom de nom, mes enfants, c'est très bien,
Et quoiqu'il blasphémât, c'est vrai, comme un païen,
Et qu'il lançât sur nous un regard diabolique,
Nous avons tous crié : « Vive la République. »
— Ce mot-là, c'est toujours du français, n'est-ce pas?
Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien tous bas
Et sont avec raison mécontents qu'on ricane
De notre vieil abbé qui trousse sa soutane,
Marche à côté de nous droit au devant du feu.
Il parle à nos blessés du pays et de Dieu;
Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse
De bien montrer comment on meurt après la messe.
— Nous avons traversé Paris, il m'a fait peur;
Puis nous l'avons trouvé dans la grande stupeur,
Sombre et lisant tout haut les journaux dans les rues.
Huit jours les habitants logèrent les recrues;
Nous étions, Pierre et moi, chez des bourgeois cossus,
Où nous fûmes assez honnêtement reçus.
Pourtant j'étais d'abord chez eux mal à mon aise
Et je restais assis sur le bord de ma chaise,
Confus de l'embarras où nous les avions mis.
Mais leurs petits enfants devinrent nos amis;
Ils riaient avec nous, jouaient avec nos armes
Et couvraient, les démons! de leur joyeux vacarme
Le bruit que nous faisions avec nos gros souliers.
Bref, nous sommes partis bien réconciliés,
Et les jours de congé, nous leur faisons visite.
— Allons il faut finir cette lettre au plus vite,
Car le clairon au loin jette ses sons cuivrés.
Je ne sais pas encor si vous la recevrez,
Mais je suis bien content d'avoir suivi l'école,
Grâce au savoir, qu'on raille au pays agricole,
Me voilà caporal avec un beau galon,
Et puis je vous écris ces mots par le ballon.
Maintenant au revoir, chers parents, je l'espère,
Si je ne reviens pas, ô ma mère, ô mon père,
Songez que votre fils est mort en défenseur
De notre pauvre France; et toi, mignonne sœur,
Quant tu rencontreras Yvonne à la fontaine,
Dis-lui bien que je l'aime, et qu'elle soit certaine
Que dans ce grand Paris, effrayant et moqueur,
Je suis toujours le sien et lui garde mon cœur.
Baise ses cheveux blonds, fais-lui la confidence
Que j'ai peur du grand gars, qui lui parle à la danse;
Dis-lui qu'elle soit calme et garde le logis
Et que je ne veux pas trouver ses yeux rougis.
— Adieu. Voici pour vous ma tendresse, est extrême
Et je signe en pleurant:
« Votre fils qui vous aime, »

François Coppée.